

Paris depuis 1830 et vivait dans ses terres, complètement inhabité, restait confié à la garde d'un vieux suisse qui avait la faculté cependant de louer le pavillon, le jardin et les écuries.

Fabien s'était accommodé de tout cela.

Le jardin était vaste, planté de grands arbres, et plaisait à Phumeur sérieuse de M. d'Asmolles. Le pavillon se composait d'un rez-de-chaussé avec salon, salle de bain, fumoir, cabinet de travail, et d'un premier étage où Fabien avait installé sa chambre à coucher, un atelier de peinture, — car il peignait avec talent, — et une salle d'esorime.

Fabien sortait à cheval le matin, de bonne heure, et descendait la rue de Verneuil au pas. Ce n'était qu'au détour de cette rue qu'il laissait prendre le trot à son cheval. Quand il rentrait, il mettait la même lenteur dans son allure, à partir de l'angle de la rue du Sac.

Les gens qui, à Paris, s'occupent de tout, cherchent une cause déterminée à chaque événement, et qui avaient remarqué cette manœuvre, s'étaient creusé la tête et tourmenté la cervelle inutilement.

Cependant, au bout de quelques mois, un vieil acteur, marié à une Dugazon de son âge, habitait le troisième d'une maison qui portait le numéro 3, et passait une grande partie de la matinée à fumer à sa fenêtre, avait fini par pénétrer le mystère. Il remarqua que le jeune sportsman logeait toujours le trottoir de gauche, et, arrivé au milieu de la rue, en face d'un bel hôtel, levait un peu la tête et paraissait diriger son regard vers le premier étage. Seulement, ce regard était si discret que les propriétaires de l'hôtel n'auraient certainement pas pu s'en offenser. Le mystère s'expliqua pour le vieux comédien et sa moitié. Il y avait sans doute, il y avait bien certainement derrière les croisées de cet hôtel une femme dont le vicomte Fabien d'Asmolles était amoureux. Or, cet hôtel était celui de la marquise de Chamery.

Chaque fois que le jeune homme passait, il sentait son cœur battre plus vite et l'émotion le gagner. C'était avec une sorte d'impatience et de tristesse que chaque semaine, depuis environ un an, Fabien venait arriver le vendredi.

Le vendredi était le jour où les dames de Chamery étaient chez elles pour leurs amis. Et Fabien était de ce nombre.

C'est-à-dire que feu le vicomte d'Asmolles, son père, avait servi avec M. de Chamery, et que, à son arrivée à Paris, Fabien avait été accueilli par ce dernier comme s'il eût été son propre fils.

Lorsque Fabien vint à Paris pour la première fois, Blanche de Chamery était une enfant... Elle avait sept ou huit ans.

Quand il fut de retour de ses voyages, l'enfant était devenue une jeune fille mélancolique et charmante, déjà belle de cette beauté triste et un peu hautaine devant laquelle on s'inclinait avec respect. Mais Fabien, à cette époque, et bien qu'il eût près de vingt-cinq ans, Fabien ne la remarqua point.

Son tuteur, qui avait continué à gérer sa fortune tandis qu'il voyageait, vint enfin de lui rendre ses comptes et de le mettre en possession. Un peu étourdi de son indépendance, de sa vie nouvelle, du soin de monter sa maison et ses écuries, occupé par quelques amours faciles, enfin, Fabien négligea l'hôtel de Chamery pendant les trois premières années de son séjour à Paris.

Un soir, un soir, il fut tout étonné de se sentir troublé sous le poids de l'angélique et doux regard de Blanche de Chamery, et ce fut alors que, sans s'en avouer cependant le motif secret, il vint se loger rue de Verneuil, dans ce pavillon, situé à l'extrémité d'un jardin contigu au jardin de l'hôtel du marquis. Un mois après, Fabien aimait Blanche... Mais Fabien avait sur l'amour et le mariage des idées qui, bizarres à première vue, étaient cependant de sagesse.

Le jour où il s'aperçut qu'il aimait mademoiselle de Chamery, elle venait d'accomplir sa dix-huitième année. Il avait, lui, vingt-neuf ans.

Tout autre, à sa place, se serait dit :

— Je suis jeune, j'ai un nom, un visage sympathique, soixante mille livres de rente, et je suis maître de ma destinée. Je vais demander la main de Blanche, et je l'obtiendrai certainement.

Fabien raisonna tout autrement.

— Il est évident, se dit-il, que M. de Chamery ne me refusera point la main de sa fille. Or, Blanche de Chamery, en jeune fille honnête et soumise à la volonté de ses parents, m'acceptera pour époux. Ce n'est point ce que je veux. Je veux que Blanche m'aime... Si elle m'aime, je l'épouserai. Si je n'ai pas su trouver le chemin de son cœur, je retournerai mon amour au plus profond du mien.

Et s'étant tenu ce raisonnement chevaleresque, Fabien attendit; seulement, ses visites devinrent moins rares à l'hôtel de Chamery; et bientôt il lui sembla que Blanche se troublait et rougissait lorsqu'il arrivait.

Quelques jours de plus, peut-être, et Fabien eût risqué un aveu... Il eût pris les mains de Blanche et lui eût dit : — Croyez-vous que j'aie pu être l'homme fait pour vous rendre heureuse, celui qui passera sa vie à vos genoux et fera de votre bonheur sa préoccupation unique et constante? Si vous le croyez, je vais aller trouver votre père et le supplier de m'appeler son fils.

Mais un événement imprévu vint renverser les projets du jeune homme, souffler sur ses espérances et les détruire impitoyablement. Un jour qu'il se présentait à l'hôtel de Chamery, Fabien rencontra le marquis. Ces dames étaient sorties, le marquis était seul.

Fabien connaissait parfaitement les bizarreries, les monomanies du marquis, bien que ni sa femme ni sa fille ne lui en eussent jamais ouvert la bouche. Il avait remarqué souvent Phumeur sombre de M. de Chamery, sa rare présence au salon, son goût d'isolement et sa tristesse; mais il était loin de se douter, cependant, que depuis dix-huit années il n'eût jamais adressé, tête à tête, un mot à sa femme ni baisé sa fille au front. Or, ce jour-là, comme il montait avec la familiarité d'un ami de la maison le grand escalier de l'hôtel, et croyait trouver ces dames dans le boudoir de madame de Chamery, il rencontra le marquis.

— Bonjour, Fabien, bonjour, mon enfant, lui dit le marquis avec une sorte d'émotion inaccoutumée, je suis heureux de te voir, d'autant plus...

Il s'arrêta et parut hésiter.

Fabien le regarda avec étonnement.

— D'autant plus, reprit le marquis faisant un effort sur lui-même, que depuis quelques jours je songe à t'entretenir fort sérieusement.

Le marquis remonta, conduisit Fabien dans un petit salon d'été, s'y enferma avec lui d'un air mystérieux, et lui dit :

— Mon cher Fabien, tu es le fils de mon meilleur ami, et je t'aime comme mon enfant. Le crois-tu?

— Je le crois, répondit Fabien, qui lut dans les yeux de M. de Chamery une affection presque paternelle.

— Eh bien! poursuivit ce dernier, si tu crois à mon affection, tu demeureras persuadé, j'imagine, que je veux le bonheur de ta vie.

— Je le crois, répondit encore Fabien.

Et il se sentit ému.

— Écoute, reprit le marquis, je crois, il m'a semblé que tu aimais Blanche.

— C'est vrai, murmura Fabien, qui tressaillit d'espérance.

— Eh bien! mon enfant, dit tristement M. de Chamery, il faut renoncer à cet amour.

Fabien recula stupéfait.

— J'exige de toi, au nom de ton père mort, au nom de l'affection que je te porte, au nom de l'honneur de ta race que tu dois continuer, j'exige, acheva le marquis, ta parole d'honneur